

**GASTON BABY,
UN POILU ARIÉGEAIS
SUR LE FRONT D'ORIENT**

Yves Ettori



Photo de groupe en Serbie. Gaston Baby est au premier plan à gauche.

© Archives départementales de l'Ariège, Robert-Félix Vicente.

Les commémorations du Centenaire de la Grande Guerre ont fait émerger une masse considérable de lettres de soldats qui dormaient dans le secret des malles. De précieux documents, appelés à disparaître avec leurs possesseurs, ont ainsi pris le chemin des archives départementales où, patiemment analysés et classés, ils sont maintenant à la portée de tous.

Les historiens, les chercheurs, les passionnés d'histoire se sont emparés de ces témoignages et ce faisant, ont sorti de l'anonymat des foules de personnages aujourd'hui disparus, fantômes d'une France révolue mais qui nous parlent encore tant l'empreinte de la Grande Guerre reste forte dans nos mémoires familiales.

L'histoire de famille Baby est particulièrement intéressante car les différents acteurs écrivent beaucoup et sans interruption pendant cinq longues années¹. Le fait que le soldat Baby combatte sur le front d'Orient, secteur assez peu connu car considéré longtemps comme secondaire, ajoute de l'intérêt à ces correspondances.

Le texte qui suit n'a aucune prétention historique sur les événements militaires de la guerre et du front d'Orient. Il s'agit de publier des lettres de Français ordinaires, assorties de commentaires pour les contextualiser quand c'est nécessaire. Son ambition n'est pas de décrire la guerre mais la façon dont elle a été vécue par une famille ariégeoise.

Les sources sont constituées des lettres versées aux archives départementales par la famille (212 documents)² et de lettres (106 documents) récupérées auprès d'un brocanteur lors d'un vide grenier à Pamiers et donc sauvées in-extremis du néant. Ces derniers documents ne sont pas encore versés aux archives.

La famille de Gaston Baby

François-Gaston Baby est né en 1895, à Roquestéron (Alpes-Maritimes) où son père était gendarme.

En juin 1914, il a 19 ans. Il termine sa scolarité au lycée de Toulouse et s'inscrit en classe préparatoire à Saint-Cyr qu'il quitte en décembre 1914, appelé sous les drapeaux.

Il embarque le 29 août 1915 pour le front d'Orient, où il combat aux Dardanelles et en Macédoine jusqu'au 20 octobre 1917, date de sa blessure par un éclat d'obus bulgare qui entraînera son rapatriement et sa réforme définitive le 3 octobre 1918.

Atteint d'une maladie dont la cause nous est inconnue, il décède le 20 mai 1919 à Toulouse, à l'âge de 24 ans.

1 Plus de 300 lettres, écrites au plus près des événements, ont été mises à jour et nous font pénétrer dans l'intimité de ces familles ariégeoises au cours de la Grande Guerre. Extraites de cette masse, 77 lettres sont ici présentées selon un plan thématique pour mieux dégager le sens de ce récit à plusieurs voix. Les versements aux archives départementales ont été faits par Françoise Gough de Tournefeuille (53 J 91-115), Joseph Blasco d'Ussat (53 J 78). Sont en instance de classement les lettres versées par Yves Etori de Foix.

2 A.D.A., 53 J 78, 53 J 91-115 pour Gaston Baby et 53 J 104-115 pour Jean Baurès.

La famille Baby est originaire d'Ussat.

Le soldat Gaston Baby écrit beaucoup : à son père, Achille Baby, maréchal des logis en poste à la gendarmerie allées Saint-Michel à Toulouse, à sa mère, Jeanne Théodorine Gaston épouse Baby, à sa tante et marraine, Marguerite Gaston, dite « Margot », qui demeure à Foix 16 rue Saint-Vincent avec sa mère Marie Gaston.

Il échange aussi beaucoup avec ses deux sœurs : Yvonne Baby, née en 1897, qui prépare le concours des Postes et fait la connaissance en 1916 du soldat Jean Baurés, originaire de Foix, qui l'épouse en octobre 1919. Et Pâquerette Baby, née en 1902, une collégienne pleine d'humour, très attachée à son grand frère qui, du lointain Orient, n'en surveille pas moins son éducation. Pâquerette fera elle aussi carrière dans les Postes.

Jean Baurés, le mari d'Yvonne, fait la guerre en totalité sur le front français, au 153^e R. I. Démobilisé, il passe le concours de rédacteur et entre au ministère des PTT. Il écrira - cinquante ans plus tard ! - ses mémoires de guerre³. Il décède à Ussat en 1991 à l'âge de 95 ans.

Un siècle après la Grande Guerre, les lettres de cette famille gardent leur pouvoir d'émotion, elles témoignent de la catastrophe inouïe qu'a représenté ce conflit : pour la première fois de son histoire la France subit une guerre totale qui va toucher les villages les plus reculés et se propager jusqu'au plus intime des foyers. Bien peu sont épargnés par le deuil, l'absence, les privations.

Dans les lettres, la mort n'est plus anonyme : c'est le voisin qui est fauché, le neveu, le mari, le fils pour lequel on craint...

Nous y voyons aussi en filigrane, au-delà des attachements familiaux, la solidarité qui relie ces gens au pays pour « défendre la patrie attaquée » dans ce moment exceptionnel d'unité nationale.

Gaston Baby n'est pas un héros, en tous cas il ne se présente pas comme tel, malgré sa croix de guerre et ses citations. C'est un jeune homme de 19 ans à peine sorti du lycée, impatient de « faire son devoir », qui vit dans le climat d'exaltation patriotique de l'époque. Il veut très tôt embrasser la carrière militaire car « il est fils et petit-fils de soldat ». Observateur curieux des événements et des gens qu'il côtoie, il nous en livre d'intéressants témoignages.

Ses lettres reflètent des sentiments largement partagés par sa génération et par la grande majorité des Français d'alors. Dans ses écrits ne transparaît aucune haine de l'ennemi, ni aucune récrimination sur son sort dont nous savons - a posteriori - qu'il fut très éprouvant.

Son souci constant - comme souvent dans les lettres des soldats - est de rassurer les siens et pour cela, il minimise voire occulte la réalité de sa condition. Nous savons aujourd'hui que les combattants du front d'Orient ont eu à endurer, outre

3 A.D.A., 53 J 107.

les dangers inhérents à la guerre, les rigueurs d'un climat impitoyable, le fléau des épidémies, la solitude et le dénuement.

L'exaltation patriotique

Gaston Baby est affecté au 142^e R. I. à Lodève après son conseil de révision passé le 15 décembre 1914.

Le 18 décembre 1914, de Millau, il écrit à sa mère :

« Je pars avec courage et joie [...] Je vais faire mon devoir de Français et si Dieu le permet, de brave. Tu seras fière alors quand tu te promèneras à mon bras orné d'un galon d'or. J'ai foi en l'avenir, tâche d'être comme moi, petite maman chérie ».

Et le 21 décembre 1914, depuis Mende :

« Petite maman chérie,

J'ai achevé une carte que je vous écrivais dans la chambrée, au Grand café du Globe, garni croyez-le de gradés, officiers et élèves officiers. Cette bonne compagnie ne m'effraye pas, je les ai salué en vrai petit bleu comme on m'a l'autre jour appelé et j'en suis fier. C'était n'est-ce pas le nom de nos vaillants intrépides soldats valeureux et invincibles de nos glorieuses armées de la République révolutionnaire, et je me suis attablé à côté d'eux ».

Le 29 décembre 1914, depuis Lodève, à Marguerite Gaston (sa tante et marraine) :

« Courage, acceptez comme moi avec vaillance et même joie les durs sacrifices que la Patrie nous impose. La France va devenir plus grande si j'en suis... je serai fier d'avoir contribué à cela. Le succès final nous restera, parce que nous le voulons et parce qu'il nous est du ».

Le 4 février 1915, depuis Lodève, à Yvonne :

« Un blessé survivant de l'Argonne vient de nous lire des poèmes patriotiques composés dans les tranchées. J'ai presque pleuré en l'écoutant. Par contre les $\frac{3}{4}$ de mes camarades n'y ont pas compris grand-chose. Quand il criait "vive la France" j'avais envie de faire comme lui. Mais j'ai trop conscience du ridicule pour l'avoir fait ».

Plus tard, le 28 septembre 1915, depuis Sed-ul-Bahr (Turquie) alors qu'il se prépare à partir pour le front de Macédoine, il décrit à son père un moment de joie patriotique sur le camp de Gallipoli suite à une victoire sur le front occidental :

« Demain je vais partir sous d'autres cieux, nos sacs sont prêts, nous sommes dans l'attente. Nous avons fêté hier la victoire française, salves d'artillerie de

21 coups de canon (anglais et 2 divisions françaises soit 63 coups) qui ont arrosé les Turcs, les Anglais à 7 h ont poussé trois hourras et nous avons répondu par trois “vive l’armée britannique” ».

L’illusion d’une guerre courte et facile

Le 29 octobre 1914, depuis Lodève, il écrit à sa grand-mère et à sa tante Marguerite Gaston :

« Je vous remercie de vos félicitations, elles nous ont causé un très vif plaisir. Sitôt après l’examen je vous ai écrit, avec un peu trop de précipitation peut être.

Je suis entré au cours de St Cyr dès le lendemain de mon examen, mais je n’y resterai sans doute pas longtemps. En attendant je vais travailler, puis en route pour la caserne puis peut être après... pour la frontière, car d’ici là l’ennemi sera refoulé du territoire et nous pénétrerons en pays conquis ».

Le 29 juillet 1915, depuis Agde, à sa mère :

« Je crois qu’aux Dardanelles les combats ne dureront pas et que les opérations prennent bonne tournure ».

Le 22 août 1915, depuis Agde, à ses parents :

« Je vais partir un de ces jours pour l’Orient » (il embarquera le 28 août).

« La guerre aux Dardanelles est moins meurtrière que sur le front français. Il y en a ici qui sont revenus et qui me l’ont dit ».

« Les Turcs n’attaquent pas beaucoup, ils n’ont pas peur à la baïonnette mais nous avons une bonne artillerie ».

Un an plus tard, la désillusion perce

29 août 1916, à sa mère :

« Voici un an déjà que je partais plein d’espérance vers l’Orient. Je n’étais encore qu’un petit bleu et je suis à présent un guerrier imberbe mais muri par les souffrances d’une campagne trop hâtive ».

Le choix de la carrière militaire

Le 23 novembre 1914, depuis Toulouse, à Margot :

« Je ne sais où j’irai, n’ayant personne pour me faire pistonner. Si vous connaissez quelqu’un qui ait de l’influence auprès du colonel de recrutement à Toulouse, faites le agir, pour que je sois affecté au 59^e à Foix ».

« Au Lycée, je ne travaille pas trop, m’attendant à partir avant ou vers le 15 décembre ».

« Malgré cela je me suis préparé quelque peu à devenir officier. Plus que jamais j’aspire à l’épaulette ».

Affecté au 142^e R. I. à Lodève, il écrit à sa mère le 7 janvier 1915 :

« J’ai été appelé chez le commandant qui m’a appris que je ne partais pas avec les autres à Montpellier comme les autres candidats qui sont allés passer l’examen.

J’ai tout d’abord cru que j’étais éliminé, le lieutenant me l’avait dit, vous pouvez vous figurer ma fureur. Fort de mes droits, je voulais adresser une réclamation au ministre (...)

Pour m’ôter toute inquiétude, je vais avec un autre poilu, qui était dans mon cas, trouver le commandant, et je le somme d’être plus explicite.

Il m’a examiné en me disant que j’étais pris d’office me trouvant dans des conditions spéciales. Ah ! Quelle douce joie envahit mon cœur ».

Le 11 janvier 1915, il informe sa mère d’une mauvaise nouvelle :

« J’ai été éliminé sans examen sur simple liste, par le Général commandant le 6^{ème} corps d’armée, des cours d’élève officier. Pourquoi, je l’ignore. Supposition : boursier du gouvernement républicain, mal vu des “cléricaux de l’Etat-major” ».

Le 14 janvier 1915, à Margot :

« Si j’avais été élève officier, je serais parti plus tard au front, on ne m’a pas voulu, je n’en ferai que plus tôt mon devoir ».

Le 14 janvier 1915, à son père, il se dit amer, mais reste fidèle à l’Armée :

« Je ne veux pas pour autant récriminer contre un arrêt de mes chefs, j’obéis sans mot dire, en vrai soldat, en vrai Français ».

Il apprendra plus tard que le colonel responsable du dépôt l’a placé dans les derniers de la liste de préférence.

Surmonter la déception

Le 14 février 1915, à sa mère :

« Sachez que j’ai reçu cette nouvelle sans émotion. J’y étais préparé, et elle a produit sur moi si peu d’étonnement que personne ne s’est aperçu que j’avais sujet d’être triste ».

« Il faut, petite maman chérie, que vous la receviez aussi avec courage et que vous ne vous laissiez pas abattre pour cela.

Je ne veux pas jeter le manche après la cognée après la première infortune qui m'arrive puisque je dois agir en soldat, fils et petit-fils de soldat ».

Le 16 février 1915, son père relativise :

« Comme je te l'ai dit, un galon de plus ou de moins ne t'empêchera pas d'arriver. Tu as ton sursis pour St Cyr ».

« Sans chercher à faire des actions d'éclat comme te le conseillent tes chefs. Tu n'as pas besoin d'excès de zèle pour arriver, il faut être philosophe et tout vient à point ».

Vers les Dardanelles

Le 18 juillet 1915, il écrit à ses parents :

« Je pars mercredi pour Agde avant d'aller aux Dardanelles. C'est loin mais ne vous tracassez pas. Cela barde un peu mais moins qu'au front ».

Le 21 juillet 1915, Gaston Baby est affecté au 176^e R. I., régiment constitué spécialement pour le Front d'Orient.

Le front d'Orient

D'avril 1915 à octobre 1918, les armées alliées d'Orient affrontent les troupes turques, austro-hongroises, allemandes et bulgares. Le « front d'Orient » est injustement méconnu. L'opinion a surtout retenu l'équipée désastreuse des Dardanelles, oubliant les opérations en Macédoine qui ont duré 38 mois et ont joué un rôle décisif dans l'issue de la Première Guerre mondiale.

L'objectif initial est la prise de Constantinople et la maîtrise des détroits vers la Mer Noire : c'est l'opération des Dardanelles. Après neuf mois de batailles sanglantes, les Alliés prennent acte de l'échec de cette opération hasardeuse et mal préparée et évacuent les troupes sur Salonique pour faire face aux Bulgares qui entretemps se sont rangés aux côtés des empires centraux : c'est le front de Macédoine.

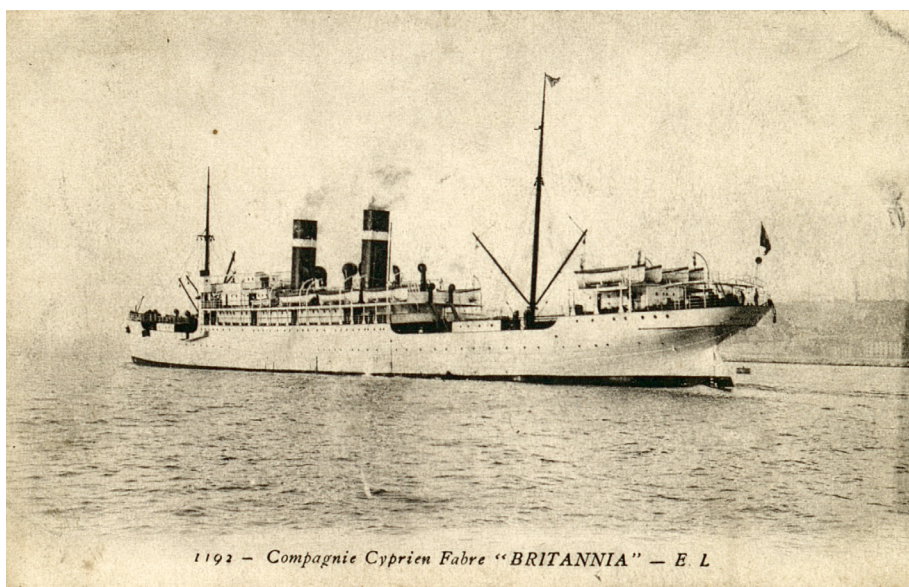
Pendant trois ans, l'absence de coordination entre les Alliés, le manque de troupes, la complexité du terrain, aboutissent à une quasi neutralisation du front de Macédoine.

Il faut attendre septembre 1918 pour qu'une grande offensive coordonnée apporte la victoire et impose des armistices à la Bulgarie et à la Turquie, accélégrant ainsi la fin du conflit. « Par suite de l'écroulement du front d'Orient il ne restait plus aucun espoir et il fallait se hâter de demander un armistice » écrira le maréchal Hindenburg.

Sur ce front lointain, les poilus d'Orient ont enduré des souffrances terribles, dues à l'âpreté des combats mais tout autant aux rigueurs du climat et aux ravages des épidémies.

Pour la seule armée française : 32 000 hommes tués ou disparus, 200 000 hommes hospitalisés pour maladie, 380 000 hommes au total ayant été engagés dans le corps expéditionnaire⁴.

Le 29 août 1915, Gaston Baby embarque à Marseille sur le paquebot le *Brittania*, paquebot français réquisitionné, à destination de Moudros, sur l'île de Lemnos en Grèce. Il se retrouve à Sed-Ul-Bahr, à l'extrémité de la péninsule de Gallipoli où les Français et les Anglais livrent des combats meurtriers à des Turcs solidement retranchés.



*Paquebot le Brittania sur lequel Gaston Baby embarque pour Salonique le 29 août 1915.
© Archives départementales de l'Ariège, Robert-Félix Vicente.*

Le 11 septembre 1915, depuis Sed-Ul-Bahr, à Margot :

« Je suis à peine à 3 km des Turcs. Il ne tombe que 8 ou 10 obus par jour. Ne vous tracassez pas ».

Le 13 septembre 1915, de Gaston à Pâquerette, depuis Sed-Ul-Bahr :

« Je suis dans une tranchée de repos large de 80 cm, un trou pour mettre la tête, creusé en ogive dans la paroi, un oreiller en terre battue, un trou pour mettre

⁴ Max Schiavon, *Le Front d'Orient. Du désastre des Dardanelles à la victoire finale (1915-1918)*, Paris, Ed Taillandier, Paris, 2016, 396 p.

les pieds en face. Des souliers, sacs, musettes, bidons, cartouches, obus, balles turques, anglaises, en désordre ornent notre habitation. Devant la tranchée, une rue ; à droite quelques tombes (coloniaux) ornées de culots d'obus, de fleurs fanées, desséchées, d'un képi élimé, usé, couvert de poussière et de boue, une croix de bois, un nom, une date écrits au crayon et c'est tout ce qui reste d'un brave ».

À Gallipoli, les soldats du corps expéditionnaire sont « coincés sur une mince bande côtière aride. Les sols rocailleux rendent difficile le creusement des tranchées tout comme l'inhumation des morts. Les Turcs tiennent les points hauts et les dominant. Les conditions de vie même en l'absence de combats sont épouvantables »⁵.

Le 15 septembre 1915, depuis Sed-Ul-Bahr, à sa mère :

« Il fait chaud, un soleil de plomb que tempère une légère brise suit la pluie qui de 1 h à 4 h du matin n'a cessé de tomber, inondant notre tranchée. Le ciel est très bleu, un aéro navigue et les Turcs lui envoient des obus qui éclatent tout autour, il file et monte à 4 000 m. Tout est calme, un coup de canon de loin en loin, les Turcs restent tranquilles, ils nous ont envoyé à 10 h quelques 77, ils vont continuer. Je me porte bien ».

Son régiment évacue Gallipoli pour Salonique le 28 septembre, à destination du nouveau front de Macédoine. Après l'épisode de Gallipoli, Gaston Baby combattra vingt mois sur le « front de Macédoine » vaste région montagneuse et insalubre qui s'étend sur l'ensemble d'une Macédoine à l'époque partagée entre Grèce, Bulgarie, Serbie et Albanie.

Octobre 1916, après les déceptions, la promotion arrive : proposé élève aspirant, il part à Joinville.

Le 1^{er} octobre 1916, lettre de Gaston, en route pour Joinville, à sa mère :

« J'avais été proposé à Djumica comme élève aspirant après l'attaque du 21 août mais j'avais si peu d'espoir sur la réussite de cette proposition que j'avais négligé de vous en parler ».

Il envoie à ses parents copie d'une lettre adressée en octobre 1916 au colonel Betsellère, ami de la famille :

« Je suis heureux de vous annoncer une bonne nouvelle ; Dieu a exaucé vos vœux et les miens en permettant mon retour en France dans notre vieille école de Joinville où j'ai été nommé E. A. C'est le 21 août dernier après l'attaque d'une ligne de hauteur au N. de Djumica, qu'une note du GQG permit à mon comman-

⁵ Claude Aliquot, *Les Dardanelles 1915. Les « soldats oubliés » (neuf mois de guerre, de morts et de souffrances...)*. Foix, édité par l'association du Centenaire de la Grande Guerre en Ariège, 2015, 96 p.

dant de compagnie de me proposer comme E. A. Le temps passait, aucune décision n'intervenait, je commençais même d'envisager un nouvel insuccès, quand à Florina au cœur de la bataille, l'ordre de route pour Joinville me parvint. La traversée fut bonne. Vous devinez aisément mon colonel la joie que mon retour inopiné a causé à mes parents, elle fut d'autant plus forte que j'avais négligé de leur parler de ma proposition ».

Gaston Baby est nommé aspirant le 15 février 1917.

De février à avril 1917, il est au Dépôt de son régiment à Béziers.

Le 17 mars 1917 : lettre de Gaston Baby à son père.

Il est fier d'avoir reçu sa cantine⁶ « toute neuve. Elle est peinte en vert. Je n'ai plus qu'à y faire mettre mon nom et la garnir ».

Il détaille ses notes de proposition comme élève aspirant « intelligent, a de la décision, un peu de timidité. Fera un bon chef de section ».



*Cantine avec effets personnels de Gaston Baby.
© Archives départementales de l'Ariège, Robert-Félix Vicente.*

Le 7 avril 1917 Gaston Baby repart pour l'Orient qu'il rejoint en train en traversant l'Italie.

⁶ A.D.A., 53 J 78. On peut voir cette cantine aux archives départementales ainsi que de nombreux objets du front et des correspondances déposés par la famille.

La première citation

« Excellent sous-officier, a conduit avec un entrain admirable sa section à l'assaut d'une position ennemie qui a été enlevée malgré la résistance de l'ennemi » (Source : [rapport] de la brigade n° 68 du 17 septembre 1917).

Le 13 octobre 1917, son père félicite Gaston :

« Je t'envoie toutes mes félicitations pour ta belle citation. C'est merveilleux. Je n'en attendais pas moins de toi. Aussi je suis fier. »

La deuxième citation et la croix de guerre

« Excellent sous-officier plein d'allant et d'une très belle attitude au feu, a été grièvement atteint au moment où il faisait la reconnaissance du terrain pour la progression de sa section »⁷.

Gaston Baby a été blessé le 20 octobre 1917 lors d'une attaque en Albanie dans la région de Goritza.

L'inquiétude des proches : « il me semble que je ne le verrai plus »

Le 20 décembre 1914 de Jeanne Baby à sa sœur Margot et à sa mère :

« Je vous remercie de la gentille lettre que vous avez envoyé à Gaston, croyez qu'il vous aimait bien et nous tous aussi vous aimons. Il est parti vendredi à midi ½ et n'est arrivé là-bas que hier vers 9 heures ½ le matin. Nous l'avons bien loin... Quelle peine nous avons. Nous ne pouvons pas nous en consoler, moi, je ne fais que pleurer.

Il me semble que je ne le verrai plus. Il s'en va avec beaucoup de courage ; le pauvre petit avait le cœur gros de nous quitter et ne cessait de nous dire qu'il reviendrait ; il faut l'espérer. Ce matin nous avons reçu une lettre de Millau écrite pendant l'arrêt, si douce si affectueuse nous ne pouvions pas lire elle nous faisait pleurer. Pitié le pauvre petit, il est si bon et si aimable. Il nous dit d'avoir foi en l'avenir qu'il va faire son devoir de Français et de brave si Dieu le permet, que nous serons fiers tous, qu'il aura un mince et brillant galon d'or.

Mais que cela est loin. Serait-ce un rêve, mais il a foi en l'avenir.

Pauvre enfant, il ne se rend pas compte à quel prix il l'obtiendra. Que Dieu nous le conserve [...] C'était son désir de suivre la carrière militaire. S'il va au front ce ne sera jamais avant trois ou quatre mois, peut-être d'ici-là cette maudite guerre pourrait se terminer... Enfin nous, on est bien malheureux d'y voir aller les siens ».

7 Rapport de la brigade n° 78 du 14 novembre 1917.

Lettre de Jeanne Baby à sa sœur Margot en décembre 1914 :

« Il m'a recommandé de garder toutes ses lettres pour les relire un jour, pauvre enfant ».

Le 18 août 1915, de sa mère à Gaston :

« Nous venons à l'instant de recevoir ta lettre nous annonçant ton prochain départ [...]. Sois prudent, la prudence est dit-on mère de la sûreté. Notre pensée te suivra partout et te soutiendra. A chaque instant tu pourras dire maman pense à moi [...]. Je mets 10 F dans la lettre. Combien te reste-t-il. Le mois prochain ou le 31 je t'en enverrai un autre. Ne crains pas de demander ce qu'il te faut ».

Carte (non datée) de Margot à sa sœur Jeanne :

« J'envoie le mandat au petit. Hier à la poste on m'a refusé le colis, l'alcool de menthe ballotait. Notre chef de service va me l'arranger de façon à ce qu'il parte avec un bouchon et une aiguille. Il est arrivé hier un bataillon de Zouaves. J'ai parlé à un sous-off qui est allé aux Dardanelles et à Salonique. Il nous a raconté un tas de choses de la part des Turcs qui nous font frémir. J'ai pleuré en pensant à notre pauvre petit qui doit être bien exposé. Je vous renvoie ses lettres.

A bientôt bons baisers de nous deux. Margot ».

Le 9 février 1915, de Pâquerette à Gaston :

« Cher petit frère,

C'est le bizuth qui, aujourd'hui a l'honneur de te répondre. Ce matin, nous avons reçu ta lettre qui nous a fait de la peine parce que tu souffres beaucoup, et qui nous a donné un peu de satisfaction parce que si tu es malade, cela retardera ton départ.

Depuis 8 jours, je ne vais pas à l'école ; maman ne l'a pas voulu parce que je tousse beaucoup. Pendant la nuit, papa se lève pour me donner du lait. Le matin, un bon café au lait pris au lit me calme un peu. Je reste bien au chaud, c'est le meilleur moyen de guérir.

Si tu devais le recevoir, maman t'enverrai bien un peu de chocolat, des biscuits ou petits beurres. Si tu peux écrire tu nous le diras, tu le suçoterai, sous les couvertures, sans qu'on s'en aperçoive ».

Le 11 mars 1915, de Pâquerette à Gaston :

« Cher petit frère,

Nous t'avons envoyé cet après-midi un petit paquet de chocolat ; il est coupé en petits morceaux et tu n'auras qu'à le manger. Tu le recevras sans doute après-demain, 13.

Tes rhumatismes vont-ils mieux ? Demain vendredi je reviens à l'école, mon gros rhume étant guéri. Mr Astier est venu ce soir. Puisque son fils doit revenir bientôt tu n'as qu'à lui dire de prendre le paquet que tu veux. Et si tu as besoin de quelque chose par son intermédiaire, tu pourras te faire acheter ce dont tu as besoin. En donnant quelque chose à l'infirmier, il t'achèterait des biscuits ou de la madeleine ; c'est léger et nourrissant.

Il paraît que l'on va envoyer de jeunes soldats en Turquie ; on mettrait deux jeunes et un vieux ».

Un fils reconnaissant

17 août 1916, à ses parents :

« J'ai reçu le jour du 15 août l'assiette, cuiller, la boîte de petits pois. Je vous remercie beaucoup et chaque fois que je mangerai soyez certains que je penserai à vous. Mais cela vous a coûté 7,50 c'est bien trop cher pour moi et pour un poilu trop beau. Il est vraiment inutile de faire des dépenses pareilles alors qu'en France tout est si cher. J'aurai très bien passé avec une assiette en fer de 40 sous. Il ne faut pas que vous dépensiez pour moi jusqu'à vous priver. Vous savez que j'ai très bon appétit et que je sais tirer parti de tout.

Vous m'avez donné une excellente éducation, tout me paraît bon et je ne souffre pas quand l'ordinaire laisse à désirer. Ne dépensez pas trop pour m'envoyer des douceurs, c'est je le vois parce que vous m'aimez beaucoup et je vous le rends au centuple, d'ailleurs la meilleure preuve d'amour que vous puissiez me donner c'est de bien vous soigner pour que je vous sache heureux. Il me tarde beaucoup de vous revoir et de vous apporter l'argent que je gagnerai. Comme nous serons heureux alors d'être tous réunis. J'ai été le 15 août à la messe et au retour j'ai eu des rêves heureux, où vous aviez la première place. Vous verrez que mes pressentiments ne me tromperont pas [...]. J'ai eu simplement de la fièvre bien que je prenne tous les jours de la quinine, n'ayant aucune envie de me voir estropié pour longtemps et peut-être pour le reste de mes jours dans ce pays où le paludisme règne en maître. Il a fait tant de victimes (pas dans l'armée grâce aux mesures sanitaires prises) ».

Des pensées pour la petite sœur

Le 7 septembre 1916, à Margot :

« Je suppose qu'à présent Pâquo doit être à Foix et qu'elle va couler des jours heureux durant tout le mois de septembre. Qu'elle en profite, à la rentrée je compte qu'elle va y en mettre un coup, qu'elle va "bosser". C'est ainsi que je parle à présent et vous devez trouver ces termes-là peu élégants ou tout au moins étonnants ».

Le 20 septembre 1916, de sa mère à Gaston :

« Yvonne t'a écrit cet après-midi ; je viens aussi te dire que nous pensons beaucoup à toi. Petitou, tu as dû être du 17 septembre où Français et Russes sont entrés à Florina. Bon courage petit Gaston notre pensée te suit pas à pas et te portera bonheur. Dans cette pensée nous mettons nos plus chers et plus doux baisers. Demain je t'envverrai un colis, du saucisson, du chocolat, plus... enfin je verrai. Dans le prochain, je t'envverrai du lait concentré ».

« C'est une guerre malheureuse mais nos vœux seront exaucés, vous reviendrez cher petit, j'ai cet espoir et cette confiance ».

Le 14 octobre 1916 de Gaston à Pâquerette :

« Tiens-moi bien au courant de ce que tu fais en classe et tâche cette année de bien travailler. Souviens-toi qu'une seule chose importe, l'énergie, qui seule mène au succès. De la volonté, un effort continu, de tous les jours, de tous les instants. Se mettre à même dès cette année d'affronter le brevet simple.

Il ne faut pas trop songer à s'amuser et à rire pendant que d'autres souffrent, luttent et meurent pour nous. Il faut que tu travailles dur, c'est ton devoir de petite Française et tu sais, petite sœur, qu'on ne faillit jamais à son devoir et qu'il importe aujourd'hui de l'accomplir sans défaillance, même aux dépens de sa vie ».

La joie de Pâquerette à l'approche du retour de son frère rapatrié à Nice après sa blessure

Le 1^{er} septembre 1918, de Pâquerette à Gaston :

« Oh ! Petit fréro, tu vas nous être rendu pour toujours, que nous sommes contents !

Maman appréhendait déjà ton nouveau départ. Dans quelques jours tu seras parmi nous et nous ferons un "toast" en l'honneur de ton retour définitif. Jean (*Jean Baurés, le futur beau-frère*) aussi sera là, la joie sera complète.

Il paraît qu'au mois de janvier il y a un examen pour les Directes. Si tu travailles bien, tu pourras peut-être t'y présenter ?

Toi reçu, Yvonne reçue, moi reçue ! Quel délire. La Gendarmerie éclaterait de jalousie ! ».

Carte de Pâquerette à Gaston (fin 1918) :

« Mon cher fréro et parrain,

Les 7 vaches grasses arrivent et nous en sommes très heureux. Il faudrait qu'elles vivent très longtemps...

Hier au soir il y avait 3 boches "en garnison" à notre gendarmerie. On ne les avait pas voulu à l'express, aussi en avons-nous hérité. Nous avons parlé avec eux jusqu'à 10 h ¼. Ils causaient très bien le français et ce matin à midi ils sont partis. Ils avaient un petit peu de pain pour trois. Tu parles d'une sauterie ! Ça aurait été pire que Montmartre. Aussi par Simone Coumes je leur ai envoyé du pain et des noix. Ils ont mis ça dans la poche d'un air filou ! Mais ne crois pas pour cela que je suis bochophile. Oh ! Non je les hais. Mais je n'aime pas voir souffrir les gens. Aussi j'ai donné du pain, non au Boche mais à son estomac. Le bon Dieu m'en sera reconnaissant et te le rendra à toi ».

Rassurer les siens

Le 12 janvier 1915, depuis Lodève, à son père :

« Je suis de la race de ces paysans farouches montagnards de l'Ariège que rien ne rebute et qui réussissent ayant une patience et une ténacité à toute épreuve ».

Le 24 juillet 1915, à ses parents :

« Si je n'étais parti en Turquie, je serais actuellement sur le front et sans doute en première ligne. Ne vous faites donc pas de mauvais sang ».

Le 7 janvier 1916, de Gaston à sa mère :

« Nous avons fêté le 1^{er} de l'an. On nous a servi : oranges, mandarines, saucisson, jambon, pâté, thon, confitures (oranges et cerises), dattes, noix, amandes, marrons, une tablette de chocolat, raisins secs, 2 quarts de vin, riz au lait. Vous voyez que c'était copieux. Jamais on n'avait vu un tel festin ».

Le 1^{er} juin 1917 : lettre Gaston Baby à son père :

« Je suis dans une cagna italienne où il ne pleut pas. C'est rare ici tout est saturé de pluie au loin dans la plaine on voit le soleil qui brille, tout est clair. J'ai été en poste avancé derrière un rocher, les Bulgaro-Boches sont à 80 m de là. Ils m'ont durant 24 heures envoyé 52 torpilles sans nous faire de mal. Ils ont seulement brisé 3 fusils ».

« Je suis en fort bonne santé et j'ai la nuit rêvé à plusieurs reprises que j'étais près de vous. C'est bon signe. Soyez optimistes comme moi et tout sera pour le mieux ».

« J'ai attrapé ma 1^{ère} punition. 4 jours arrêts simples du colonel (a donné reçu d'objets qu'il n'avait pas touchés) à Salonique on m'avait porté un fusil une baïonnette et un équipement sur l'état émargé par moi et je n'ai pu savoir d'où venait l'erreur. C'est si peu que je ne réclame pas ».

Le « confort » du poilu en Macédoine

Le 6 juin 1917 : lettre de Gaston Baby à sa sœur Pâquerette

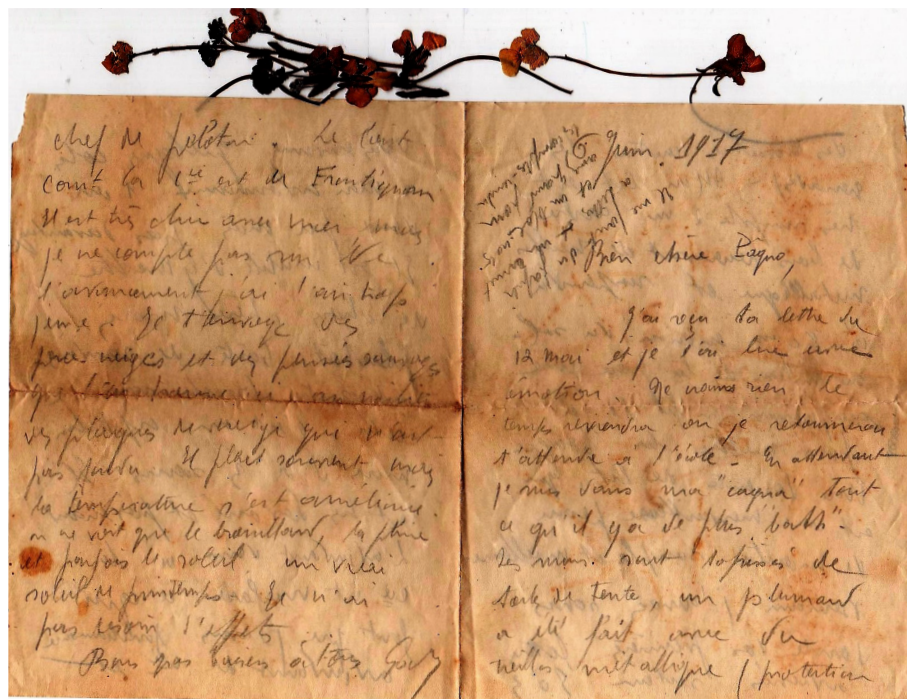
« J'ai reçu ta lettre du 12 mai et je l'ai lue avec émotion. Ne crains rien le temps reviendra où je retournerai t'attendre à l'école. En attendant je suis dans une cagna tout ce qu'il y a de plus bath. Les murs sont tapissés de toiles de tente, un plumard a été fait avec un treillis métallique (protection des tranchées contre les grenades). Mon lit est très simple : un cadre de bois recouvert de treillis métallique et suspendu à 80 cm environ du sol. Au milieu de la pièce une suspension en fil de fer pour mettre la bougie. Une descente de lit qui est une merveilleuse peau de mouton souple et moelleuse ».

« Je t'envoie des perce neige et des pensées sauvages que j'ai trouvées ici au milieu de plaques de neige qui n'avaient pas fondu.

Il pleut souvent mais la température s'est améliorée. On ne voit que le brouillard, la pluie et parfois le soleil, un vrai soleil de printemps. Je n'ai pas besoin d'effets.

Bons baisers à tous,

Gaston »



Lettre de Gaston Baby à Pâquerette, datée du 6 juin 1917. Photographie Y. Ettori.

Tout va bien, malgré la blessure...

Le 13 novembre 1917 de Gaston à Pâquerette (après sa blessure du 20 octobre) :

« Travaille bien en classe cette année. Il faut de la besogne sérieuse. Tiens-moi au courant de tes progrès. Je suis en fort bonne santé ».

Le 17 novembre 1917, à Yvonne :

« J'ai reçu une carte de Jean. Je vais fort bien. Dans 2 ou 3 jours je vais être évacué sur Florina pour Salonique. Rien reçu de vous depuis une lettre du 2 octobre. De brèves nouvelles nous parviennent sur les opérations ».

Le 24 novembre 1917, à son père :

« Je suis arrivé à Salonique après 4 jours de voyage. Ce soir visite. On va m'enlever l'appareil et m'en mettre un autre. La fatigue a disparu. Tout va bien. En bonne santé ».

...malgré les épidémies

Le 24 juillet 1916 à sa mère :

Il a été victime d'une attaque de dengue et en décrit de façon détaillée les symptômes, tout en se montrant rassurant : « ne vous faites pas de mauvais sang à mon sujet, tout est fini et bien fini et d'ailleurs j'ai été très bien soigné, le major était charmant ».

Le 24 juillet 1916, à son père :

« Je vous ai parlé dans une lettre de ma maladie de 4 jours qui n'a pourtant présenté un caractère de gravité que pendant une soirée et une partie de la nuit. Il ne faut pas vous alarmer pour cela. Ici où le paludisme, la dingue (*sic*) règnent en maîtres avoir 39, 40, 41 42° même de fièvre sont des faits qui ne présentent pour nous aucun caractère de gravité. En France avec une température semblable il serait veillé jour et nuit, ici il reste couché après la visite du matin sous sa tente, reçoit une visite de l'infirmier et obtient pour tout traitement du thé en feuilles. Si la fièvre n'est pas trop grande le sergent de jour l'emploiera à faire des corvées. Au bout de quelques jours (pour le paludisme par exemple 4 ou 8 jours suivant qu'il a ou non un ou deux accès de fièvre) le malade est guéri. Il a maigri mais continue comme par le passé à faire ce qu'on exige de lui.

Vous ne connaissez peut-être pas les maladies qui sont les plus fréquentes ici, aussi vais-je vous les nommer et vous donner quelques détails.

Dingue (*sic*) le moustique vit dans les maisons. Ma lettre d'hier vous renseignera sur les symptômes et les effets de la maladie.

Le paludisme produit par un microbe. L'agent transmetteur de la maladie est le moustique anophèle dont la salive constitue un milieu propre au développement du microbe. Il transmet la maladie par pique de la personne malade à la personne saine. Le microbe dont le développement dure 4 jours produit un accès de fièvre d'une durée de 4 jours. Cet accès revient tous les mois, 2, 3, 4 mois. La quinine préventive est un moyen efficace pour lutter contre la maladie.

La dysenterie. La ceinture de flanelle et les régimes... la guérissent.

Le choléra (on est vacciné).

La typhoïde : les mesures d'hygiène sont prises.

L'embarras gastrique. Il permet d'aller en France...

L'ictère ou jaunisse à l'approche de l'hiver.

Voilà les principales maladies qui guettent le soldat en Orient [...] ne vous faites pas de bile pour cela, il y a ici bien moins de malades qu'aux Dardanelles. La santé revient petit à petit et me permet de vous envoyer des baisers plus sounores, plus claquants.

Je vous aime beaucoup. Millions de baisers ».

... la chaleur

Le 28 juin 1916, à Margot :

« Savez-vous qu'ici il fait très chaud de 50 à 60° au soleil, parfois davantage s'il n'y a pas de vent et à l'ombre 45°. Il suffit de mettre un œuf au soleil pour qu'il soit cuit ».

... les souffrances de la guerre

Le 24 septembre 1915, à son père, depuis Gallipoli :

« Je suis redescendu avant-hier des tranchées de première ligne où nous avons passé 48 heures. Ce qu'il y a de plus dur c'est qu'il ne faut pas dormir, on est deux par créneau, il faut veiller une heure chacun ; une heure de repos ensuite sans dormir. Quand on a passé 2 ou 3 nuits sans dormir on est excessivement fatigué, il suffit pourtant de quelques heures sur le sol des tranchées, roulé dans sa couverture et sa toile de tente pour être sur pied de nouveau ».

Lettre de Gaston « en Macédoine » le 23 décembre 2015 :

« Pendant la retraite j'ai gardé mon sac mais je l'ai allégé. J'ai jeté un colis que je voulais vous envoyer contenant le chandail touché à la compagnie, des chargeurs turcs, anglais, bulgares. Le saucisson et le chocolat me furent utiles ces jours-là. On resta 3 jours sans toucher de vivres. Heureusement que j'avais

du café et du sucre que j'avais ramassé en route et j'ai pu boire ainsi de temps en temps une gamelle de "jus". Nous étions chargés de protéger la retraite, toujours les derniers à nous débiner, mais on a trompé les Bulgares comme il faut, ils se lançaient à l'assaut d'une position, on tirait en prenant position en arrière et de là on les canardait. Qu'avez-vous pensé de tout cela en France ?

Demain ce sera la nuit de Noël, qu'il soit pour vous le plus joyeux possible ».

Le 3 décembre 1915 le commandement français ordonne un repli général vers la Grèce pour protéger Salonique d'une attaque massive des Austro-Hongrois, Allemands et Bulgares. Cette retraite s'effectuera en réalité dans des conditions dramatiques, par un froid de -23° , les hommes mal équipés, sans vêtements d'hiver, sont épuisés et avancent comme ils peuvent sur des chemins impraticables, couverts de glace⁸. De cela, il n'y a nulle trace dans les lettres de Gaston Baby.

La hantise du courrier⁹

Le 6 mars 1916, à Bonne maman et Marraine :

« Je vous demande des lettres plus fréquentes, je reste parfois longtemps sans nouvelles. Il est vrai que les courriers sont allés au fond de l'eau les courriers ayant été coulés ».

Le 18 mars 1916, à sa mère :

« Depuis le 26 je suis sans nouvelles de vous ce qui n'est pas sans m'inquiéter quelque peu. Yvonne va-t-elle plus mal ? C'est ce que je me demande souvent et cette pensée jointe à l'absence de nouvelles me donne le cafard. Pouvez-vous m'écrire plus souvent, moi, vous le savez bien, je vous envoie une lettre tous les deux ou trois jours, ne pouvant pas toujours vous écrire régulièrement ».

Le 22 mai 1916, à sa mère :

« Au dernier courrier des 7, 8, 9 courant, je n'ai pas reçu de lettre de vous. Je me suis perdu en d'interminables déductions et je n'ai pu arriver à m'expliquer d'une façon satisfaisante ce silence inexplicable ? Seriez-vous malades, peut-être ? M'avez-vous oublié pendant quelques jours ? J'ajoute pourtant peu de créance à cette dernière hypothèse ».

« Expliquez-nous votre silence. J'étais mal habitué ».

Gaston Baby, à l'instar de nombreux combattants, écrit beaucoup, parfois plusieurs fois par jour et simultanément à plusieurs personnes, ce qui multiplie les

⁸ Max Schiavon, *Le Front d'Orient. Du désastre des Dardanelles à la victoire finale (1915-1918)*. Paris, Éd. Taillandier, 2016, p. 161.

⁹ Francine Saint-Ramond-Roussanne, *La campagne d'Orient 1915-1918, Dardanelles-Macédoine, d'après les témoignages de combattants* - Thèse de doctorat d'histoire - Université Paris I-Panthéon-Sorbonne - 1997 - ANRT - Lille. 715 p.

occasions de courriers. Ici, le courrier a une importance extrême du fait de l'éloignement (3 000 km), de la lenteur des acheminements (en moyenne un mois) et de la rareté ou de l'absence des permissions (Gaston Baby n'en a eu aucune excepté la période de Joinville).

Le regard sur les populations locales¹⁰

Lettre du 27 mars 1916 à une amie, Marie Rose :

« Le gibier est le principal habitant de Macédoine. Quant aux Grecs, ils sont très peu sympathiques, voleurs comme des chats, ils ont toute la fourberie et l'hypocrisie de ces intéressants animaux.

Notre régiment s'est porté en avant 12 km de la frontière et j'ai pu voir des Macédoniens vêtus comme ceux que vous voyez au théâtre ou sur l'histoire illustrée de Malet. De véritables Klephte ou Pallias, à qui il manque seulement poignards et pistolets. Il est vrai que s'ils en avaient, on les fusillerait en disant "comitadjis". C'est le mot que tout le monde emploie ici. Tout ce qui est irrégulier ou comique est "comitadjis". Être mal habillé, c'est encore être comitadjis.¹¹

La Macédoine est très peu cultivée et ses rares habitants s'occupent de l'élevage du mouton ».

La condition des femmes en Orient

Le 7 mai 1916, de Gaston à ses parents :

« Je viens d'entendre la messe célébrée dans l'église de Tchulunski. C'est une église grecque qui ressemble aux autres. Trois nefs, une centrale, deux latérales, 2 portes d'entrée, une pour les femmes, une pour les hommes. L'église est séparée en deux par un grillage assez dense derrière lequel se trouvent les femmes. Les hommes ne peuvent pas les voir. Je te dis tout cela parce qu'en France on ne se fait pas une idée exacte du rôle et de la place de la femme dans la famille orientale. Celle-ci est considérée comme très peu de chose. Un journal de Salonique me tombe sous la main, l'interprète me lit : "jeunes filles turques, en bonne santé, jolies, bonne dentition, à vendre. 15 drachmes". C'est le monde renversé pour l'Européen. Les Turcs ont laissé partout où ils sont passés des traces profondes dans les mœurs des habitants. Quand nous passons, les femmes se cachent le visage quand elles nous voient ».

« Ici il continue à faire chaud il y avait hier 68 au soleil et 37° à l'ombre [...]. Les Grecs sont de tristes individus, des voleurs qui vendent tout excessivement cher, vous retiennent le change, vous embrouillent avec les monnaies étrangères

10 Francine Saint-Ramond-Roussanne, op. cit. p. 516.

11 Les comitadjis sont des irréguliers macédoniens nationalistes (Max Shiyon, op. cit. p. 291).

et ne songent qu'à vous tromper en vous rendant la monnaie. Souvent même, il faut acheter pour 5 F, la valeur du billet, pour qu'ils consentent à vendre.

Depuis mon départ de Bournatza je n'ai eu que rarement l'occasion d'acheter quelque chose. Je puis acheter quelques cigarettes "bastos" ou cigarettes algériennes et c'est tout ou à peu près ».

Le 14 septembre 1916, à sa mère, cette remarque prémonitoire à propos d'un article « la Serbie héroïque » envoyé par Yvonne :

« J'y ai trouvé des renseignements sur le grand royaume serbe qui avait existé au Moyen-Âge et qu'aujourd'hui les Serbes rêvent de reconstituer ».

La vie quotidienne en France, à l'arrière du front

Gaston Baby décrit ainsi l'atmosphère de Toulouse, en décembre 1914, après cinq mois de guerre :

« Toulouse est aussi gaie que d'habitude, les gens circulent affairés, seuls les territoriaux dans leur démarche lente, avec les jeunes gens vifs et alertes montrant leurs uniformes, ils sont nombreux, aussi ne voit-on que des soldats. On voit arriver des blessés, les gens regardent passer le convoi, rient et on est tout étonné d'apprendre de leur bouche que 3 ou 4 des leurs sont sous les drapeaux. A côté, la note triste, des femmes voilées, en grand deuil, et le corbillard orné de drapeaux et de crêpe ; cahin caha s'en va d'un petit trot bonhomme sur les pavés inégaux de la ville, apprenant aux passants indifférents par suite de l'habitude, qu'un être cher aux siens vient de mourir tristement dans une salle d'hôpital, grossissant la légion de ceux qui sont morts pour la patrie...

Dans la rue, des réfugiés du Nord et de Belgique déambulent, attirant les badauds, on forme cercle et toutes ces horreurs de la guerre contées font qu'une bonne âme et un chapeau s'offrent... pour la collecte.

Obole du passant elle prouve que dans notre vieux midi l'antique hospitalité et la bonté de cœur ne sont pas lettre morte.

Baby Gaston ».

La douceur du foyer familial

Le 19 septembre 1916, d'Yvonne à Gaston :

« Il est 10 h moins le 1/4. Tout le monde est couché en ce moment et l'on n'entend que le tic-tac du réveil et le grignotement d'un ver qui ronge quelque boiserie. Et avant de me coucher, je viens te dire bonsoir mon petit fréro et t'embrasser bien tendrement pour nous trois. Tu dois être un peu en colère contre moi. Mes lettres se font **rares .Il** te faut me pardonner mon petit frère, je n'ai pas tous les jours le temps d'écrire, je ne sais pas où passe mon temps et puis ces jours-ci nous avions la couturière. Comme je te le disais hier, elle m'a fait la blouse. Elle est

jolie et originale et elle me plaît beaucoup. Tu sais qu'il y en avait deux. Mais les blouses grecques sont taillées pour être toute plates et peut être avec des manches courtes [...] nous avons été obligées d'en faire une seule des deux. Pâquerette n'a rien dit. Elle n'a pas été jalouse qu'on me la fasse à moi, elle s'est contentée de... quelques cigarettes ».

Gaston avait envoyé du tissu de Grèce à sa sœur pour qu'elle se fasse une blouse.

Le 22 septembre 1916, d'Yvonne à Gaston :

« J'ai reçu hier ta lettre du 7, nous annonçant ton départ de Veria pour une destination inconnue. Nous pensons que c'est à Florina que tu es allé [...]. Ecoute bien ces conseils mon frerot. Margot nous a écrit ce matin. Pâquerette a eu la flemme de le faire. Sais-tu ce qu'elle a fait hier jusqu'à 3 h de l'après-midi ? Elle est restée couchée ! Je vais la chiner quand elle reviendra et lui demander si c'est pour ça qu'elle va à la campagne. Cette grande paresseuse.

Une petite discussion avec le laitier. A la fin du mois le lait va être à 10 sous ; il n'y a que des spéculateurs à Toulouse et ils exploitent tous les ouvriers travaillant à la poudrerie ou aux arsenaux et... les indigènes.

Maintenant que j'y pense, une petite constatation qui peut donner de l'espoir et montrer que ça ne "roule" pas chez les Allemands. Leurs lettres adressées aux prisonniers arrivent à moitié censurées. Il y a quelques fois des pages entières recouvertes d'une encre ressemblant à un vernis. Je l'avais remarqué depuis quelque temps ».

Yvonne travaille à la Poste de Toulouse au service du courrier.

À propos des troupes noires qui défilent à Toulouse :

« Lorsqu'ils se sont rencontrés sur les allées St Michel avec les Allemands et qu'ils leur ont défilé devant, maman se trouvait devant ces derniers et en leur montrant les troupes noires leur a dit "montrez-en autant de vos colonies !" et a joint à ses paroles un geste de.... Tous se sont mis à baragouiner quelque chose d'un air furieux. Et je t'assure qu'elle était fière de son exploit.

Je suis obligée de te quitter pour aller souper au plus vite.

De bons baisers de nous trois. Je te remercie bien de ta lettre, il y a longtemps que je n'en avais eu une particulière. Un gros baiser pour avoir pensé à ta sœurette qui t'aime bien.

Yvonne »

La guerre vue de Foix

Jean Baurés donne dans ses notes un éclairage pittoresque sur l'environnement urbain de l'époque :

« Nous sommes à Foix, dans la petite rue St Vincent. Pas de voitures à cette époque mais des oies, des cochons et des canards qui pataugent dans les rigoles qui charrient toutes sortes de déjections. De temps en temps un canard disparaît, colleté par un “escane tirus”¹² ».

Le 4 juin 1917: lettre de Margot à sa sœur Jeanne :

« Bien chers tous,

Ne recevant pas de vos nouvelles je viens vous en demander et j'espère que ma lettre vous trouvera tous en bonne santé. Nous aussi nous allons bien.

Ici nous mangeons le pain complètement noir, il y a des jours où on ne peut pas l'avalier. Beaucoup de personnes ne font plus de soupe. Tout est hors de prix.

Castex est mort, il a été enseveli dans une tranchée avec plusieurs hommes de sa compagnie.

Louise ne fait que pleurer depuis cette nouvelle elle est comme une loque et a perdu de moitié, ses cheveux sont défaits et blancs. On dirait un cadavre. Tout le monde dit *n'en fara uno malautio et n'en crebara*¹³.

Depuis un mois qu'elle était sans nouvelles elle écrivait et demandait des renseignements partout. Enfin ces jours ci sa sœur à lui a télégraphié lui annonçant la mort. Elle est partie immédiatement pour Toulouse.

A bientôt de vos nouvelles nous vous embrassons affectueusement à tous

Margot ».

Carte non datée de Margot à sa sœur Jeanne Théodorine Baby :

« Maria est venue hier au soir me demander de bien vouloir écrire à sa place pour te remercier de la lettre que tu leur as envoyée à l'occasion de la mort de Charles. La pauvre femme ne peut pas se faire à l'idée que son fils soit mort et se figure qu'elle va toujours recevoir de ses nouvelles. Elle ne le savait pas sur le front.

Gaston nous a envoyé sa photo, c'est bien lui, maman la montre à tout le monde en leur disant : *gayto coumo es gras a unos gaoutos* (regarde comme il est gras, il a de ces joues). Emile lui dit : je le crois bien qu'il a de belles joues, il a la bouche pleine ils sont en train de casser la croûte. Maman prend la loupe, le regarde de nouveau et dit : *es bertat a uno gaouto pu grosso y fa pas res es totjorn poulit*. » (C'est vrai il a une joue plus grosse mais ça ne fait rien il est toujours aussi beau).

12 La divagation des animaux domestiques était interdite dans les rues de Foix depuis au moins un arrêté municipal de 1892. Les « tirus » sont les canards.

13 Elle en fera une maladie et elle en mourra

La grippe espagnole fait des ravages en Ariège aussi

Le 8 septembre 1918, de Margot à Gaston :

« Ici, nous ne sommes pas du tout rassurés. De Tarascon on nous a expédié 34 ouvriers d'usine, 22 sont déjà morts et 20 très malades. Les majors ont expressément défendu d'en envoyer d'autres et vendredi un général de Toulouse est arrivé. Ce matin on en a enterré 7 à la fois et 6 morts hier aussi. Dans la ville on n'a encore rien constaté. A St Giron, Pamiers et dans la Haute Ariège principalement à Tarascon, les décès sont nombreux. Aussi sommes-nous affolés ».

Le 23 septembre 1918, de Margot à ... (destinataire non identifié)

« Il y a beaucoup de malades et cette épidémie commence à faire des ravages. Les vendangeurs reviennent et beaucoup meurent dans l'espace de deux à trois jours ».

La fin de l'odyssée de Gaston Baby : le 20 octobre 1917, il est blessé près de Goritza (Albanie), la guerre est finie pour lui

Le 21 octobre 1917 il écrit à sa mère :

« J'ai été blessé hier 20 octobre à midi et demi par un éclat d'obus. Chargé d'assurer la liaison et de combler un vide qui s'était créé entre le 175^e et le 1^{er} bataillon [du 176^e] en franchissant un tir de barrage avec 105, j'ai été blessé à la jambe droite en dessous du genou. L'articulation n'est pas atteinte et je puis bouger les doigts du pied. Je suis maintenant à l'ambulance divisionnaire et je dois partir ce matin même sur Pogradec. On ne m'a pas encore extrait l'éclat. Je ne souffre pas trop, ne vous faites pas de mauvais sang à mon sujet et attendez mes lettres. Je vous écrirai dès que possible et je sais qu'à l'hôpital les loisirs ne manqueront pas.

Arrêtez de suite tout envoi de colis pour moi et attendez mon adresse. Ne m'envoyez pas la montre ni le stylo que je vous avais demandés. Il y a les préparatifs de départ sous peu je dois partir pour Pogradec. On me transporte couché sur une litière à dos de mulet ».

Le 26 octobre 1917 de Gaston à son père :

« Je suis à l'hôpital de Goritza (en Albanie) depuis 3 jours. Ma blessure a été opérée et on m'a ouvert le genou et la jambe. Le tibia et la tête du péroné sont atteints mais ils ne sont pas cassés. Je peux faire remuer les doigts du pied. On a dû m'ouvrir le genou droit pour faire sortir le pus, le sang et l'huile qui s'y trouvaient. On m'a endormi et j'ai été opéré pendant près d'une heure. Je ne pouvais

pas rester tranquille en respirant le chloroforme. On a trop forcé sur la dose et pendant trois jours j'ai été malade. Maintenant j'ai la jambe dans le plâtre qui me prend depuis l'aîne jusqu'au bout du pied avec une ouverture pour le pansement qui est fait tous les deux jours. Je souffre beaucoup mais cela ne présente aucun caractère de gravité. Il se peut que je reste ici 20 ou 40 jours en attendant que les os soient ressoudés puis je serai évacué sur Florina puis Salonique. Je te fais un dessin de ma blessure et de l'opération faite pour rechercher le projectile et nettoyer mon genou ».

Décembre 1917 : Gaston Baby rentre définitivement en France

Gaston Baby débarque à Toulon le 18 décembre 1917 du navire hôpital *la Flandre*, (parti le 13 octobre).

Visites et contre visites se succèdent avant la réforme définitive

Nice le 2 février 1918, à sa mère :

« J'ai eu hier la visite du nouveau chirurgien de l'Hôpital, le médecin principal. Je l'ai interrogé sur ma blessure, la raideur du genou restera. Il faut faire le sacrifice de me voir boiteux pour le reste de mes jours. Je serai réformé n°1. C'est ennuyeux que la tenue soit commandée. Mais elle me servira en faisant teindre le drap. Oui il faut que je puisse m'habiller avant d'être tout à fait civil ».

Le 3 septembre 1918, de Gaston à son père depuis Agde :

« Une lettre de Jean qui me parle du prochain mariage »

« Je suis toujours ici en attendant la constitution de mon dossier et je vais tâcher de ne pas faire trainer les choses en longueur ».

« Veux-tu passer à la direction des Directes et demander le programme [...] demande aussi le programme de l'Enregistrement qui est sensiblement le même ».

La commission de réforme finit par donner son verdict le 3 octobre 1918 : « service auxiliaire, inapte à la zone »

Le 3 octobre : lettre de Gaston Baby à sa mère :

« Je suis passé ce matin devant la commission de réforme qui m'a classé service auxiliaire inapte à la zone jusqu'à la contre visite. Je vais donc pouvoir me rapprocher de Toulouse et tâcher de me faire affecter au 14^{ème} ou à la poudrerie ».

Gaston Baby se présente au concours des Impôts

Le 17 février 1919 lettre du directeur des Contributions directes à Gaston Baby allées Saint-Michel à Toulouse le convoquant à « l'examen d'aptitude aux fonctions de surnuméraire à titre provisoire » pour le 27 février 1919, 4 rue de la Poste à Toulouse. « PS : vous n'oubliez pas de vous munir, à toute éventualité, d'une table de logarithmes ».

Gaston ayant réussi les épreuves du concours, il est nommé surnuméraire des contributions directes de Toulouse par arrêté ministériel du 10 mai 1919. Cette nomination arrive malheureusement trop tard car Gaston Baby est déjà gravement atteint d'une maladie dont nous ignorons la cause car elle n'apparaît pas dans les correspondances. Celles-ci d'ailleurs se raréfient depuis son retour à Toulouse.

Dix jours après cette nomination, qui aurait pu être un nouveau départ, Gaston Baby décède à Toulouse le 20 mai 1919 à l'âge de 24 ans .Il est inhumé à Foix dans le caveau familial.

Sur le faire-part de son décès, il est mentionné :

Monsieur Gaston BABY
Surnuméraire des contributions directes à Toulouse
Aspirant au 14^e d'infanterie
Décoré de la croix de guerre.

La seule mention de cette maladie dans nos documents se trouve dans une lettre du 24 mai 1919 adressée à Yvonne, dans laquelle Jean Baurès présente ses condoléances : « Je n'ai cessé de penser à Gaston quand je le savais malade ».

Faute de documents, rien ne permet d'affirmer que cette maladie soit une conséquence de la guerre. Toutefois une lettre de Pâquerette interroge (fin 1918) : « es-tu guéri de tes troubles intestinaux et de ton embarras gastrique ? »

Or dans sa lettre du 24 juillet 1916 dressant la liste des maladies qui affectent l'armée d'Orient, Gaston cite l'embarras gastrique « qui permet d'aller en France ». L'embarras gastrique ne correspond à aucune définition médicale précise. C'est un terme populaire qui désigne des troubles digestifs.

On ne peut enfin exclure l'hypothèse d'une séquelle de la dengue ou de toute autre maladie contractée en Orient.

Le triste épilogue de la carrière militaire de Gaston Baby

Nous avons le brouillon d'une lettre, non datée, de l'aspirant Baby Gaston-François, de l'EM 17^e Région, au Président du Conseil et au Ministre de la Guerre :

« Versé aux services auxiliaires pour blessure de guerre et n'ayant plus l'aptitude physique nécessaire à un chef de section en campagne, j'ai été proposé pour une rétrogradation dans le grade de sergent en application de la DM 1325 c/c du 21 janvier 1919.

N'ayant plus l'aptitude physique nécessaire pour faire un chef de section, je ne puis davantage faire un chef de demi section, porter le sac et remplir les fonctions qui incombent à des gradés en campagne.

Reconnaissant le caractère infamant d'une infirmité, que j'avais cru jusqu'ici glorieuse et comprenant fort bien que boiteux jusqu'à la fin de mes jours j'ai depuis un an et demi déshonoré l'uniforme français en étalant au grand jour une difformité suite d'une blessure de guerre.

J'ai l'honneur de vous demander instamment mon exclusion de l'armée. Seule la cassation complète et la dégradation militaire que je sollicite permettront à l'opinion publique de se rendre compte qu'un Français grièvement atteint sur le champ de bataille doit recevoir une récompense plus importante que celle qui a motivé la proposition de mes chefs.

J'ai donc l'honneur de vous faire parvenir ma croix de guerre, l'insigne des blessés et les insignes de soldat que je suis indigne de porter pour avoir fait plus que mon devoir sur le champ de bataille ».

Cette lettre n'a probablement pas été envoyée, en tous cas telle quelle, car la croix de guerre en question se trouve aux archives départementales¹⁴. On peut supposer que l'amertume et la colère exprimées sont motivées, non par sa réforme que Gaston Baby avait acceptée, mais par sa rétrogradation au grade de sergent en application de la décision ministérielle citée. Nous avons vu dans ses écrits l'importance qu'il attachait à sa promotion d'aspirant et la persévérance dont il avait dû faire preuve pour l'obtenir. On conçoit que cette rétrogradation l'ait profondément affecté.

Sa mère avait écrit en décembre 1914 : « Il m'a recommandé de garder toutes ses lettres pour les relire un jour, pauvre enfant ».

Jeanne Baby n'imaginait probablement pas qu'un siècle plus tard ces voix disparues sortiraient du silence et ressusciteraient, le temps d'une lecture, un soldat oublié et sa famille, compatriotes si lointains et si proches de nous, Français et Ariégeois du XXI^e siècle.

Ces lignes se veulent un hommage à Gaston Baby et aux siens, mais aussi à travers eux à tous les soldats du front d'Orient dont la mémoire longtemps occultée resurgit aujourd'hui grâce aux travaux des chercheurs. En atteste le foisonnement récent d'ouvrages historiques, de romans, de films, de documentaires ayant pour sujet l'armée d'Orient.

Il est intéressant de noter ici, en guise de conclusion, qu'au mois de mai 2018, quarante-neuf élèves du collège Lakanal de Foix sont allés déposer au cimetière interallié de Salonique, trente-trois petites pierres de talc en hommage à trente-trois poilus ariégeois tombés sur le front d'Orient.

14 A.D.A., 53 J 109.

